

LES ABEILLES
&
LA GUÊPE

D U M Ê M E A U T E U R

Le Sourire du chat

Seuil, 1984

coll. « Points », n° P503

Le Figuier

Seuil, 1988

coll. « Points », n° R398

Les Passagers du Roissy-Express

Photographies d'Anaïk Frantz

Seuil, 1990

coll. « Points », n° R502

L'Honneur de Saint-Arnaud

Plon, 1993

Seuil, coll. « Points », n° P17

Le Temps des Italiens

Seuil, 1994

coll. « Points », n° P186

La Plage noire

Seuil, 1995

coll. « Points », n° P279

Balkans-Transit

Photographies de Klavdij Sluban

Seuil, 1997

coll. « Points », n° P683

T r a d u c t i o n s

(entre autres)

Augusto Roa Bastos

Fils d'homme

traduit de l'espagnol

Seuil, 1995

John Reed

La Guerre dans les Balkans

traduit de l'anglais

Seuil, 1996

Francesco Biamonti

Les Paroles la nuit

traduit de l'italien

Seuil, 1999

Fiction & Cie



François Maspero
LES ABEILLES
&
LA GUÊPE

Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION

« *Fiction & Cie* »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN 2-02-014743-2

© ÉDITIONS DU SEUIL, OCTOBRE 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

I

LES ABEILLES

Et je sais qu'il y en a qui disent : ils sont morts pour peu de chose. Un simple renseignement (pas toujours très précis) ne valait pas ça, ni un tract, ni même un journal clandestin (parfois assez mal composé). À ceux-là il faut répondre : «C'est qu'ils étaient du côté de la vie. C'est qu'ils aimaient des choses aussi insignifiantes qu'une chanson, un claquement des doigts, un sourire. Tu peux serrer dans ta main une abeille jusqu'à ce qu'elle étouffe. Elle n'étouffera pas sans t'avoir piqué. C'est peu de chose, dis-tu. Oui, c'est peu de chose. Mais si elle ne te piquait pas, il y a longtemps qu'il n'y aurait plus d'abeilles.»

JEAN PAULHAN

«L'abeille», texte signé «Juste», paru dans *Les Cahiers de Libération* en février 1944.

à Brigitte, Nathalie, Louis et Julia

Pour quelques piqûres d'abeille

Polvo serán, mas polvo enamorado.

FRANCISCO DE QUEVEDO

Résister ? Au début de 1941, Boris Vildé qui animait le « réseau du musée de l'Homme » – l'un des premiers réseaux organisés dès 1940, qui publiait le journal clandestin *Résistance* – passa la ligne de démarcation pour aller solliciter Malraux, réfugié dans le Midi. On connaît la fin de non-recevoir de Malraux : « Soyons sérieux. Avez-vous des armes ? »

À la même date, à cinquante-sept ans, mon père était un monsieur sérieux. Sinologue, professeur au Collège de France, membre de l'Institut. À part son épée d'académicien, il n'avait pas d'arme.

Un mois à peine après la rencontre de Vildé avec Malraux, le réseau fut démantelé sur la dénonciation d'un agent de la Gestapo qui s'y était infiltré. Mon père fut pris dans le coup de filet et passa plusieurs semaines à Fresnes, au secret. Puis il fut relâché. Nous étions, ma mère, mon frère et moi, pour quelque temps encore en zone libre, à Montpellier, car il tenait à ce que mon frère aîné poursuive ses études, brillantes, loin des aléas de Paris et de la zone occupée. Lorsqu'il put passer la ligne pour un bref séjour, il nous dit seulement : « C'était une erreur. »

Un demi-siècle plus tard, je sais peu de la résistance de mon père. L'arrestation de 1941 n'est pas en soi un élément déterminant : les services allemands avaient ratissé large, grâce notamment au carnet d'adresses de Paul Rivet, le directeur du musée de l'Homme, qui eut tout juste le temps de passer en Espagne. J'ai connu un éminent médiéviste, Robert Fawtier, qui fut arrêté puis relâché dans les mêmes conditions que mon père, apparemment lavé de tout soupçon. Deux ans plus tard, cependant, il tombait de nouveau. Il avait constitué un autre réseau. Mon père, lui aussi, a été arrêté une seconde fois, ainsi que ma mère, en 1944, mais c'était du fait des activités de mon frère. La dernière fois que ma mère a vu mon père, rue des Saussaies, siège de la Gestapo, en juillet 1944, il lui a dit qu'il ne se faisait pas d'illusions sur son sort : « Moi, mon dossier est trop lourd. Mais toi, ils te relâcheront. » En quoi il se trompait. Ils n'ont pas relâché ma mère. L'un et l'autre ont fait partie, dans des wagons à bestiaux différents, du « convoi du 15 août » qui a quitté la gare de l'Est alors que les Parisiens vivaient déjà les heures euphoriques de leur libération. La fiche de mon père à Buchenwald porte la mention : *Verdacht terroristischer Betätigung*, soupçonné d'activité terroriste. Il est mort au camp en mars 1945. Ma mère est revenue du camp de Ravensbrück. Quand elle s'est souciée de faire « homologuer » la résistance de mon père, le camarade qui avait été le plus proche de lui au camp pendant trois mois, colonel de son état et cadre de l'ORA (Organisation de résistance de l'armée), a certifié que, d'après les confidences reçues, il faisait partie du réseau Buckmaster, autrement dit qu'il avait travaillé avec l'Intelligence Service, et c'est ce dont prennent acte le certificat d'appartenance à la Résistance intérieure française délivré par le ministère de la Guerre et les décrets lui accordant la médaille de la Résistance, la croix de guerre, la médaille militaire, à titre posthume, etc. C'est plausible, compte tenu de son passé en Extrême-Orient. Parmi ces confidences, il était question de boîtes de chocolats qui servaient à transmettre des messages rédigés en caractères chinois... On aurait pu hausser les épaules, c'était tellement romanesque pour un monsieur si sérieux. Mais le fait est que

nous avons trouvé des boîtes de chocolats rongés de charançons, dans son bureau où s'amoncelaient les manuscrits orientaux et les notes pour des livres à jamais inachevés (c'est dans les dernières années de sa vie active qu'un savant, historien et philologue, se sent enfin prêt pour rédiger la synthèse de ses travaux). Et au fond de ces boîtes, il y avait effectivement des petits billets couverts d'idéogrammes. Les charançons qui ne respectent rien les avaient si bien perforés qu'ils étaient devenus indéchiffrables, même pour le plus lettré des mandarins.

De la vie et de la mort de mon père au camp, je sais des choses. Mais j'ai appris tôt à me méfier des survivants et de leurs témoignages. Les premières années de l'après-guerre, j'ai vécu dans une contradiction. D'une part, on jugeait que j'étais trop jeune – j'avais treize ans en 1945. Trop jeune pour supporter la réalité, disait-on, et il fallait me tenir à l'écart pour m'épargner. Trop jeune aussi pour la comprendre, et je me rappelle avec un sentiment d'injustice une réflexion de ma tante, qui sonnait comme un reproche quelques jours après l'annonce de la mort de mon père : « Oh ! François, vous savez, à son âge, la vie continue. » Ainsi, quand des rescapés des camps venaient rendre visite à ma mère, c'était comme si je n'existais pas. Je vois toujours Julien Cain, conservateur de la Bibliothèque nationale, à qui j'étais venu ouvrir la porte de l'appartement, me demander si ma mère était là, passer sans m'accorder un regard et s'enfermer avec elle. Mais d'autre part ma mère ne pouvait s'empêcher de me parler de sa propre vie au camp. Ses souvenirs sonnaient aux oreilles des autres comme un rabâchage d'ancienne combattante, ils ne comprenaient pas, ne voulaient pas comprendre. Moi, par la force des choses, j'étais là, toujours présent et attentif, son seul confident. Elle souffrait atrocement, dans son âme et dans son corps, et son entourage, tout en lui exprimant la sollicitude que l'on doit à tout veuvage ordinaire, était surtout préoccupé de retrouver un confort d'avant-guerre qui se faisait désirer. Je crois sincèrement que ma mère a été courageuse au camp. Ses camarades, presque toutes plus jeunes qu'elle, ont toujours manifesté leur affection pour cette « tante Hélène » qui les avait

soutenues de toute la force de sa bonne éducation chrétienne et bourgeoise, pour une fois utile à quelque chose – « ne jamais se laisser aller ». Je sais aussi, et pour l'avoir vécu, qu'elle a été courageuse à son retour.

Je sais des choses et je ne sais rien. Je reviens sur cette méfiance à l'égard des survivants, que je ressentais ces années-là. Un jeune homme, héros dans la résistance puisque chef de réseau avant d'être arrêté, et héros encore au camp, puisqu'il fit partie de la « brigade d'action libératrice » qui se souleva à la fin, entra, à son retour, très avant dans l'intimité de ma grand-mère paternelle : il avait connu mon père au camp, disait-il. Et il la berçait de récits qui tendaient à la convaincre que mon père, entouré de camarades compatissants, dont lui, n'avait pas souffert, etc. Ma grand-mère le chérissait. Cela remplissait ma mère d'amertume. Elle connaissait, elle, la vérité – pas seulement les appels, les coups, le froid, mais l'avilissement sous la tyrannie des voyous, l'agonie dans la dysenterie, la mort de faim, et je sais qu'elle fut d'abord hantée par l'idée qu'il n'était pas mort lorsqu'on emporta son corps au crématoire, idée qui, par osmose, m'a aussi hanté. Elle la connaissait d'autant mieux, la vérité, qu'elle avait subi des conditions similaires par bien des côtés (encore qu'elle ait toujours dit qu'il y avait plus de solidarité chez les femmes que chez les hommes). Des deux cent cinquante Françaises expédiées du camp de Ravensbrück au « kommando » de Klein-Königsberg, sur l'Oder, moins de cent restaient vivantes trois mois plus tard, à sa libération par l'armée soviétique. Donc nous n'aimions pas cet homme. Or bien des années après la mort de ma grand-mère, alors que nous l'avions complètement perdu de vue, il s'est manifesté à moi de façon surprenante. Ce fut à l'occasion de la parution de mon premier livre, *Le Sourire du chat*, où je raconte une histoire qui ressemble à la mienne et à celle de ma famille. Pourquoi cet homme a-t-il tenu à m'écrire ce qu'il m'a écrit ? Il fallait, disait-il en substance, qu'il me fasse un aveu : arrêté sous son faux nom, sa survie au camp, où il avait intégré la direction politique clandestine, dépendait du maintien de son identité d'emprunt, car il était juif. Identifié, il risquait le transport vers la

chambre à gaz d'un autre camp. Et donc, m'écrivait-il dans cette longue lettre que j'ai gardée, lorsqu'il avait aperçu de loin mon père qui le connaissait bien, il avait été terrifié : seul, de tout le camp, mon père savait sa véritable identité. Un mot de lui pouvait le perdre. Il avait donc tout fait pour ne jamais le rencontrer. Il l'avait fui. Et en apprenant sa mort, il avait honte de le dire mais c'était ainsi, il avait été soulagé. Soulagé, c'est bien le mot qu'il a employé. D'une certaine manière, tout peiné que j'aie été de cette confiance, j'en ai été soulagé moi aussi – et ma mère comme moi. Nous avons eu raison de nous méfier. Ce n'est certes pas l'aveu en soi qui était en cause. Un vieil ami qui avait été à Mauthausen m'avait une fois pour toutes enseigné que celui qui n'a pas subi la peur abjecte, qui n'a pas vécu avec elle et négocié avec elle les conditions de sa survie, ne peut, ne doit, ni comprendre ni juger. Tout juste faire l'effort de respecter ce qui lui échappe. Non, ce qui m'a peiné, c'est ce besoin qu'il a eu de berner, des années durant, ma grand-mère – pour assumer vis-à-vis de lui-même quelle réparation ?

J'ai lu, dès leur parution, et presque enfant encore, une grande part des témoignages des survivants. Il m'est arrivé plus tard d'écrire des articles sur leurs livres. Je me suis raccroché aux plus dignes de ceux qui s'exprimaient alors et qui, comme Robert Antelme, mettent en question l'espèce humaine. Ceux qui, comme David Rousset, ont fait de leur épreuve passée un instrument de lutte dans le monde présent. Et d'autres, aussi, plus anonymes, qui n'apparaissent pas aux commémorations où j'en voyais marcher avec drapeaux, discours et défroque rayée sortie de la naphtaline comme s'ils brandissaient les cadavres de ces camarades qu'ils ne cessaient d'évoquer pour illustrer leur propre martyre. J'ai eu, pour ces autres que j'appelle maladroitement les plus dignes, une affection profonde, viscérale, irraisonnée. Mais j'ai parfois l'impression d'une sorte de tour de passe-passe : oui ou non, existe-t-il, dans l'extrême abjection, un point extrême où la dignité de l'être humain reste comme une poussière de diamant imbroyable et s'affirme encore, au plus profond de la déchéance ? Je veux y croire, j'y crois – et je

n'y crois jamais complètement. Peut-être justement le problème est-il que cela reste de l'ordre de la croyance. Je veux y croire, mais je ne saurai jamais. J'admire de toutes mes forces ceux qui, comme Primo Levi, ont voulu et pu communiquer un peu de l'incommunicable. Mais enfin, ces survivants qui se font un devoir de témoigner pour les morts ne s'arrogent-ils pas en même temps le droit de parler au nom des morts ? Je sais que je suis injuste, et il faut bien que je vive avec mon injustice. Le sentiment fraternel – je reviendrai sur ce mot – que je porte à Jorge Semprun ne m'empêche pas, lorsqu'il évoque dans ses livres mon père sur le châlit qu'il dit l'avoir vu partager avec Maurice Halbwachs, de voir ces deux êtres comme deux ombres qui passent et disparaissent et reviennent dans la vie de Semprun pour lui rendre l'épaisseur, la troisième dimension qui lui manquaient (que le camp, peut-être, lui avait volées) – et quoi d'autre ? Deux ombres, rien que deux ombres. Et même lui, que pouvait-il faire de plus ?

Par des récits de la vie du camp, je sais que mon père n'a pas été abandonné par l'organisation politique clandestine, qui avait réussi à infiltrer, entre autres, l'Arbeitsstatistik, c'est-à-dire à avoir la possibilité d'influer, notamment par la tenue des fichiers, sur l'affectation des détenus. Après son passage aux « Carrières », c'est-à-dire au travail forcé le plus dur, qui a dû être le coup dont il ne s'est pas relevé même s'il a été bref, il a été affecté, grâce à certains camarades, à un travail moins exténuant. La politique de l'organisation clandestine était de mettre à l'abri « les meilleurs ». Mais, s'interroge lucidement David Rousset dans *Les Jours de notre mort*, au nom de quels critères détermine-t-on ces « meilleurs » ? Ainsi furent sauvés à la fois des cadres politiques, et des hommes, apolitiques, dont on pensait qu'ils étaient importants pour l'avenir, par leur compétence. Pour mon père, si ce fut le cas, il était trop tard.

Aujourd'hui, en cette année où j'écris, je connais deux témoignages de vivants où apparaît encore l'image de mon père.

Le premier figure dans un livre de souvenirs d'anciens déportés, publié par la FNDIR (la Fédération nationale des déportés et inter-

nés de la résistance). J'y ai retrouvé l'ombre de mon père, parmi des centaines de pages qui évoquent les souffrances et l'héroïsme des témoins, auteurs du livre. Témoignages réunis à juste titre pour que leur sacrifice, suivant la formule consacrée, n'ait pas été vain. M. Jacques Chirac, qui les préface, rend hommage à la « mémoire de bronze » de ces hommes. Voici ce que je lis dans le chapitre « In Memoriam » sous la plume d'un des auteurs :

Incarcéré à la prison de Fresnes, je me retrouve d'abord avec trois autres personnes dans une cellule réservée à la mise au secret mais surchargée en juillet 1944.

Un homme m'intrigue immédiatement : j'apprends qu'il est le professeur Henri Maspero, sinologue, fils du savant égyptologue.

Deux de nos compagnons nous quittent quelques jours plus tard. Demeuré seul avec Henri Maspero, soixante-treize ans, moi, homme jeune de vingt-six ans, j'écoute cet homme étrangement calme et plein de sérénité. Il me relate qu'il a été directeur de l'Institut français de Saïgon, envoyé là-bas surtout par Édouard Herriot. Il a pu ainsi étudier, vivre la civilisation chinoise. Il me parle du Laos, des Laotiens, ce peuple doux qui tient essentiellement des Tibétains. Sur le Tibet, ses connaissances sont exceptionnelles. Le professeur Maspero a été reçu deux fois en « audience privée » par le Dalai-Lama, faveur extrêmement rare en 1940.

... Je retrouvai Henri Maspero à Buchenwald en septembre. Sa santé s'était dégradée sérieusement. Je le vis encore un certain nombre de fois, perdu parmi les malheureux hommes de ce que l'on appelait le « boulevard des Invalides ».

... Nous partîmes un soir de décembre avec quelques provisions : gamelle de soupe et morceaux de pain recueillis auprès de plusieurs volontaires. Nous trouvâmes le professeur Maspero dans un coin, prostré, entouré de quelques compagnons de choix, dans cette « cour des miracles ». Nous le saluons, non sans quelque timidité, mais avec respect et

compassion. Il me serre la main, me la retient longtemps et me regarde, puis il nous dit : « Vous êtes très chic... de vrais bons amis... mais je suis un vieil homme, vous êtes jeunes encore. Je dois partir... vous avez votre chance ! »

Bien entendu, nous lui laissâmes la gamelle de soupe. Il mourut quelques semaines plus tard, et son corps s'en alla dans le ciel de Thuringe.

Qu'il y ait des erreurs dans ce récit, c'est explicable, puisqu'il a été rédigé après plus d'un demi-siècle. En juillet 1944, mon père n'avait pas soixante-treize ans, mais soixante. Il n'a jamais été directeur de l'Institut français de Saïgon. Il a été admis en 1908 à l'École française d'Extrême-Orient de Hanoi en qualité de pensionnaire, ce qui correspond davantage, on en conviendra, au statut d'un jeune homme de vingt-quatre ans. Il y est resté attaché jusqu'en 1923, avec une interruption de plus de deux ans, parce que mobilisé en France pour la Première Guerre mondiale. Il a parcouru, en mission, la Chine du Sud, étudié la civilisation indochinoise et particulièrement annamite, et séjourné, non au Laos, mais parmi les « Moï » des hauts plateaux du Tonkin, peuple aujourd'hui quasiment disparu dans les tourmentes de la guerre puis du national-communisme. La référence à Édouard Herriot est une absurdité : la carrière politique d'Herriot n'a rien à voir avec l'Indochine. De toute manière, mon père, qui non seulement se voulait apolitique mais affichait un mépris militant pour toute immixtion de la politique dans le monde scientifique, eût pris pour une canaillerie de devoir sa carrière à quelque Herriot que ce fût. Quant au Tibet, il n'y est jamais allé, même si l'étude approfondie du bouddhisme, essentiellement le bouddhisme chinois, l'a amené à s'intéresser à la spiritualité des moines tibétains. Il n'a pas pu rencontrer le Dalai-Lama en audience, privée ou publique. Le Dalai-Lama de l'époque ne sortait pas de Lhassa, et mon père a passé l'année 1940 à Paris (comme les précédentes : son dernier séjour en Extrême-Orient remontant à 1931, et c'était au Japon).

Si je me suis attardé sur ces brouilles, c'est à cause de la suite. Après tant de souvenirs approximatifs, je ne vois pas pourquoi, soudain, cette suite serait plus véridique. Je n'ai certes pas de raisons de mettre en doute, *a priori*, cette visite au « boulevard des Invalides » (plus précisément dans un block du Petit Camp). Ni de ne pas croire, *a priori*, à la réaction de mon père, prêt à refuser cette soupe, et avec cet argument : « Je suis un vieil homme... Je dois partir. » À sa résignation devant la mort certaine. Je dois être et je suis reconnaissant au narrateur d'avoir eu ce geste de solidarité. Je suis gratifié de savoir que mon père sut faire preuve de tant de grandeur d'âme. Mais je suis aussi obligé de remarquer que, grandeur d'âme pour grandeur d'âme, c'est finalement celle du narrateur qui en sort magnifiée. Générosité, « respect et compassion », soulignés encore par ce : « *Bien entendu*, nous lui laissâmes la gamelle de soupe. »

Je le répète : je ne mets pas en cause l'esprit de solidarité, j'en suis sûr durement payé, qui a mû le narrateur. Mais après tout, c'est de la mort de mon père que je parle ici, pour la première et probablement la dernière fois, et non de la souffrance des autres, ni du courage qu'ils ont pu avoir, ni du respect que je leur dois, que nous leur devons.

De la réaction de refus devant le bol de soupe, je ne peux évidemment rien conclure. J'ai seulement en mémoire les vers de mirliton que le bon Père Leloir a publiés dès son retour du camp, en avril 1945, soit à peine un mois après la mort de mon père, dans les *Cahiers du Témoignage chrétien* :

Si digne d'être cher, professeur Maspero,
 Vous ai-je condamné en vous chérissant trop ?
 « Il suffirait, me confiez-vous, d'un peu de soupe
 Pour me sauver. » Lèvres, hélas ! loin de la coupe !

S'il a été capable de cette réaction, j'y reconnais la marque d'une lucidité qui, en d'autres temps, se conjugait avec une causticité impitoyable (j'ai hérité quelque chose de la seconde. Pour la pre-

mière, je ne sais pas). Un unique bol de soupe ne pouvait le sauver. Mon père devait voir que, *bien entendu*, les charitables codétenus ne pourraient renouveler l'exploit (compte tenu de la valeur d'un bol de soupe au camp, je ne mets pas d'ironie dans ce mot). Je comprends que l'auteur du récit ait jugé préférable de le faire mourir vite. Car il n'est pas mort « quelques semaines » mais plus de trois mois après ce « soir de décembre ». Quelques jours avant la libération du camp.

Le second témoignage est celui de Jorge Semprun. Je suis reconnaissant à Jorge Semprun d'avoir évoqué dans plusieurs livres, et plus particulièrement dans *L'Écriture ou la vie*, ce qui se passait « au block 56 du petit camp » où il retrouvait quelques camarades « dans la puanteur étouffante fraternelle des dimanches, autour d'Halbwachs et de Maspero ». De ne pas avoir affublé d'emblée Halbwachs et mon père de ce titre révérencieux de « professeur », d'avoir employé le mot « fraternel » sans faire valoir pour autant une aumône de soupe. La fraternité dont parle Jorge Semprun est d'une autre essence. Elle relève du partage des deux seuls biens qui pouvaient être encore partagés sans parcimonie, à condition (et quelle condition !) d'en avoir le courage, la volonté, la force.

L'un est ce bien immatériel, conservé, affirmé, constitué par les idées, les interrogations, les recherches, la création, l'aspiration à *autre chose*, qui étaient et sont, je l'espère encore envers et contre tout, ce qui donne sens à la condition humaine. L'écriture ou la vie, Baudelaire ou un bol de soupe ? Le bol de soupe, jamais, n'abolira Baudelaire.

L'autre est l'angoisse de la mort imminente – ce qui, justement, est réputé ne pouvoir être partagé.

Ce mot « fraternel », je m'y accroche désespérément. Mais là encore, qu'en sais-je vraiment ?

Fraternel, fraternité, cela revient constamment dans ce récit où Jorge Semprun raconte ses visites à Halbwachs et Maspero :

De semaine en semaine, j'avais vu se lever, s'épanouir dans leurs yeux, l'aurore noire de la mort. Nous partageons cela, avec certitude, comme un morceau de pain. Nous partageons cette mort qui s'avçait, obscurcissant leurs yeux, comme un morceau de pain : signe de fraternité. Comme on partage la vie qui vous reste. La mort, un morceau de pain, une sorte de fraternité. [...]

Je posais une main légère sur l'épaule pointue de Maurice Halbwachs. Je lui parlais de ses cours, à la Sorbonne, autrefois. [...] Il souriait, mourant, son regard sur moi, fraternel.

.....
Mais il n'a bientôt plus eu la force de prononcer le moindre mot. Il ne pouvait plus que m'écouter, et seulement au prix d'un effort surhumain. Ce qui est par ailleurs le propre de l'homme.

Il m'écoutait parler du printemps finissant, lui donner de bonnes nouvelles des opérations militaires, lui rappeler des pages de ses livres, des leçons de son enseignement. Il souriait, mourant, son regard sur moi, fraternel.

.....
Il a soudain ouvert les yeux. La détresse immonde, la honte de son corps en déliquescence y étaient visibles. Mais aussi une flamme de dignité, d'humanité vaincue mais inentamée. La lueur immortelle d'un regard qui constate l'approche de la mort, qui sait à quoi s'en tenir, qui en fait le tour, qui en mesure face à face les risques et les enjeux, librement, souverainement.

Alors, dans une panique soudaine, ignorant si je puis invoquer quelque Dieu pour accompagner Maurice Halbwachs, conscient de la nécessité d'une prière, pourtant, la gorge serrée, je dis à haute voix, essayant de maîtriser celle-ci, de la timbrer comme il faut, quelques vers de Baudelaire. C'est la seule chose qui me vienne à l'esprit :

Ô mort, vieux capitaine, il est temps, levons l'ancre...
Le regard de Halbwachs devient moins flou, semble s'étonner. Il continue de réciter. Quand j'en arrive à

... nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons,
 un mince frémissement s'esquisse sur les lèvres de Maurice
 Halbwachs.
 Il sourit, mourant, son regard sur moi, fraternel.

Je trouve beau que cinquante ans plus tard, Jorge Semprun garde, chevillée au cœur, cette foi meurtrie en ce quelque chose « qui est le propre de l'homme », malgré tant de massacres dans le monde, massacres qui sont venus entre-temps, qui se passent aujourd'hui et qui, nous le savons désormais, auront encore lieu demain, massacres d'une atrocité égale et que seul leur moindre degré de « rationalisation », de planification industrielle comme peut en produire une société avancée telle que l'Allemagne nazie, différencie des massacres d'alors. Je trouve cela beau, et je suis incapable de me dire qu'il a raison. Il a en tout cas payé plus cher, beaucoup plus cher que moi pour avoir le droit d'en parler.

Cette foi qui transcende l'abjection au cœur même de « l'aurore noire de la mort », Semprun ne l'affirme pas seulement pour son compte. En parlant de partage fraternel, il l'affirme aussi, cette foi, pour le compte de Maurice Halbwachs. Mais de cela, il ne sait rien, et c'est bien cela : *une profession de foi*, même s'ils ont partagé également, non la mort elle-même, mais sa présence, son imminence commune à tous les détenus – encore que l'emploi de Semprun à l'Arbeitsstatistik constituait pour lui, au moins, une forme de sursis que, sur son châlit, Halbwachs (comme mon père) ne pouvait espérer.

Cette foi dans ce qu'on ne pourrait enlever à l'homme, dans ce qui ferait qu'on ne peut jamais réduire l'homme à un *Stück* (un « morceau », dans la langue SS), un numéro sur un paquet anonyme de chair et d'os bon à exploiter, insulter, battre, affamer et brûler, et cette certitude que, même brûlé, il resterait encore un peu plus de lui que la cendre – *Polvo serán, mas polvo enamorado*, poussière serez, mais poussière amoureuse, écrivit Francisco de Quevedo il y a cinq siècles –, cette foi dans cet ultime refuge de la personne et de sa liberté que constitueraient les créations intemporelles de l'esprit

humain en quoi tout être humain peut communier, cette foi-là a été aussi exprimée par Primo Levi, dans le chapitre « Le Chant d'Ulysse » de *Si c'est un homme*. Comme Baudelaire pour Semprun, Dante vient y constituer pour Primo Levi le dernier recours, le dernier défi. Le titre italien, *Si questo è un uomo*, signifie littéralement : « Si ÇA c'est un homme ». Car ce qui est mis en cause, c'est de savoir si, dans « ça », il y a, il reste davantage que ce que l'on désigne ordinairement par ce mot employé pour les objets. Si cette loque bafouée, l'homme que l'on a réduit à « ça » n'est vraiment plus rien d'autre que « ça ». Ce qui est mis en cause, c'est de savoir si ce « ça » recèle encore cette parcelle d'humanité qui ne peut absolument pas être juste « ça ».

À Buchenwald, le Baudelaire de Semprun salue la mort qui donne sens à la vie au moment même où la vie est niée. Mort-délivrance, mort-liberté. À Auschwitz, le Dante de Primo Levi parle du départ d'Ulysse, lui aussi vieux capitaine, appareillant sur « la haute mer ouverte », sans autre rivage que le dernier écueil de la mort. Baudelaire accompagne le passage à la mort en redonnant, le temps de quelques vers, un sens ou, en tout cas, une résonance à la vie. Pour Primo Levi, Dante est un répit, une halte brève, peut-être la dernière avant la mort et qui, un instant, sans nier la mort, la dépasse.

Moins d'un an après la libération du camp, un survivant, André Verdet, a publié aux éditions Robert Laffont une *Anthologie des poèmes de Buchenwald*. Vingt-cinq poètes y sont réunis. On ne peut avoir meilleure preuve que la poésie était présente, vivante, et qu'elle en a aidé beaucoup à survivre. Parmi ces poètes, d'ailleurs, on compte un Espagnol, un certain Semprun qui écrit en français : il entre-tisse la mémoire et le présent, la nostalgie lucide – « Ensemble nous avons fait le rêve ancien de vivre » – et l'angoisse, qui, à la dernière ligne, se termine sur des points de suspension : « Restent ce rien, ce rire, ce rêve ancien, reste ce quotidien projet de vivre malgré... »

Encore faut-il se demander, pour paraphraser la formule célèbre, si, à force d'accompagner la mort, la poésie – en tant que signe essen-

tiel, ou l'un des signes essentiels, de ce qu'il y a d'humain dans l'espèce des hommes – n'est pas elle-même morte à Buchenwald et à Auschwitz. Si ce n'est pas avec une inconsciente lucidité que le poème de Robert Desnos qui figure sur le monument de la déportation (et qui n'est en réalité que l'ultime réminiscence d'un poème de 1926) – « J'ai si souvent rêvé de toi... Qu'il ne me reste plus rien de toi... » – a été intitulé par ceux qui l'ont retrouvé « Le *dernier* poème ».

Encore faut-il se demander si la poésie n'a pas suivi Maurice Halbwachs de l'autre côté, dans son ultime compagnonnage, ne laissant derrière elle qu'une forme illusoire que nous appelons encore, par habitude, « poésie ». Si ne s'est pas éteinte *questa tanto picciola vigilia*, cette veille si petite à quoi l'Ulysse de Dante exhortait ses compagnons. Semprun, si longtemps après fidèle, et à quel prix, au « quotidien projet de vivre malgré... », nous dit que non : qu'elle survivait, qu'elle a survécu à la mort des vivants. Il nous dit qu'Halbwachs lui a fait signe que non : « Il sourit, confiant... » *Le sourire, vue du bonheur*, écrivait Stendhal. Primo Levi aussi nous dit que non (même si on nous explique, aujourd'hui, que son suicide quelque quarante ans plus tard est le signe d'un désespoir qui aurait remis en cause la « fulgurante intuition » qu'il eut, au camp, ce jour où il chercha le chant d'Ulysse dans sa mémoire). Bonne nouvelle. Restons optimistes. Parce que si la poésie survit – la poésie, la musique, et tout le reste, c'est-à-dire tout ce monde des formes idéales qui plane au-dessus de l'homme et dont on répète depuis Platon qu'il fait partie du monde de l'homme –, si cela survit, et pas seulement comme une vieille habitude, une assemblée de fantômes si accrochés à nous que nous continuons de les prendre pour vrais, un vice absurde, alors ce qui est rabâché dans les discours et sur les plaques commémoratives aurait quelque sens : Halbwachs, mon père, des millions d'autres, ne seraient pas morts pour rien. Sinon...

On peut aussi penser, en lisant le récit de la mort d'Halbwachs par Jorge Semprun : c'est trop beau. « Trop beau pour être vrai », dit exactement l'expression familière. Cela, je n'en sais rien. Je sais juste ce que me dit Semprun, et pourquoi ne lui ferais-je pas

I. LES ABEILLES	7
Pour quelques piqûres d'abeille	9
« Son visage était tourné vers les étoiles »	51
Mourir pour des idées	67
II. LA GUÊPE	103
« Cette veille si petite... »	105
Guêpe	147
La petite fille espérance	171
Soleil cou coupé	197
Les paysages humains	233
Fiction & Cie	279

